



MICHÈLE BERNSTEIN | LA NUIT



Extrait de la publication

La Nuit

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Tous les chevaux du roi

MICHÈLE BERNSTEIN

La Nuit



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2013

Extrait de la publication

La Nuit a paru pour la première fois en 1961 aux éditions Buchet/Chastel à Paris.
© Éditions Allia, Paris, 2013.

AU coin du boulevard Saint-Germain et du boulevard Saint-Michel se trouve une bouche de métro, désaffectée depuis longtemps, et bordée par les grilles d'un jardin interdit au public. Les autres coins du carrefour sont respectivement occupés par : – en traçant une diagonale, un café discret et correct, le Café de Cluny – en traversant le boulevard Saint-Michel, un immeuble dont le rez-de-chaussée a été récemment ravalé et repeint d'une couleur claire : la banque du Crédit Lyonnais – en traversant le boulevard Saint-Germain, un magasin de chaussures.

Gilles et Carole s'engagent sur le trottoir gauche du boulevard, gauche s'entend à condition que l'on vienne de la Seine et que l'on aille dans la direction du Panthéon, ou tout simplement de l'un des nombreux cafés qui viennent avant lui, sur ce parcours. C'est le bon côté du boulevard Saint-Michel, où va la majorité des passants ; les magasins, les cafés qui bordent l'autre côté souffrent un peu de la désaffection qu'il inspire. Carole demande pourquoi ce trottoir est déserté. Gilles ne le sait pas vraiment. Il lui répond qu'il s'agit d'un micro-climat coupé par la chaussée. Carole ne sait pas non plus ce qu'est un micro-climat.

Ils passent à côté d'une colonne, d'un réverbère plutôt, sur lequel est fixée, au-dessus de leurs têtes, une pancarte bleue et blanche indiquant par une flèche : "Musée de Cluny". Sur la même colonne, un autre signal, lumineux et changeant, est le seul qui attire le regard des passants. À intervalles réguliers s'allument, pour les piétons, la permission de passer ou l'ordre d'attendre. Gilles et Carole

passent auprès de la colonne sans la voir. Gilles a seulement attendu, pour traverser, l'arrêt des voitures. Carole suit Gilles, qui la tient par la nuque. Ils prennent la direction indiquée par la pancarte "Musée de Cluny", et longent la grille du jardin du musée.

Carole sautera la première de la voiture et courra dans le jardin. Sans doute parce qu'elle sera heureuse que Gilles l'ait emmenée, alors qu'elle avait craint que les vacances ne soient une séparation peut-être définitive, elle s'exclamera de joie à la vue de la maison.

Geneviève entrera aussitôt, et choisira une chambre, dont elle fermera les volets. Elle ressortira en disant qu'elle déteste le soleil, et se dirigera vers la voiture pour en extraire les bagages. Gilles soulèvera deux valises, et les lui tendra.

Carole restera les bras ballants, et regardera Gilles et Geneviève d'un air perplexe. Décidément inutile dans ce travail d'installation, elle ira faire le tour extérieur de la maison. Ce sera une petite maison, dont les murs crépis à la chaux et le toit de tuiles usées souligneront la modicité. Au pied de la porte, il y aura un petit tas de tuiles, destinées à une éventuelle réparation ou, au contraire, provenant de chutes provoquées par un orage. La porte sera en bois grossier, recouverte de peinture brune écaillée par endroits. Les volets de bois pleins, semblables en tout à cette unique porte (si l'on ne compte pas la grille de bois qui mène vers un cellier désaffecté), seront pourtant troués d'un cœur.

Gilles et Geneviève seront entrés dans la maison. Carole les suivra, et dira qu'elle repeindrait volontiers la porte et les volets. Que le vert serait une jolie couleur.

Geneviève rira, Gilles aussi. Gilles viendra lui passer une main dans les cheveux.

Carole sortira et s'allongera dans l'herbe. Elle en cueillera un brin qu'elle mâchonnera. Elle verra passer à côté d'elle la silhouette de Gilles démesurée par la perspective, et l'entendra lui proposer d'aller avec lui. Elle fera signe que non et se retournera sur le sol. Geneviève ne réapparaîtra pas, et Carole, enlevant son pantalon et son corsage, restera longtemps en maillot, au soleil, non sans penser que derrière le volet maintenant fermé, Geneviève l'a sans doute remarquée, et hésité à la rejoindre.

Le soir tombera sans que la maison ait perdu son immobilité de maison vide. Seul un observateur attentif, et personne ne passera sur la route qui mène à Saint-Paul, pourrait distinguer le corps de Carole endormie dans l'herbe. Derrière les volets définitivement fermés de sa chambre, Geneviève achèvera la lecture d'un roman policier; et quoiqu'elle ait laissé dans sa valise ses vêtements en désordre, elle aura pris soin de poser d'autres Séries Noires sur une chaise qu'elle aura tirée au chevet de son lit. Elle sera parfaitement absorbée par cette lecture, quelle que soit la part d'affectation qui entre dans son amour des romans policiers.

Gilles reviendra du village, trouvera Carole au jardin. Quand ils appelleront Geneviève, elle se maquillera lentement, minutieusement, et ils iront tous les trois vers Saint-Paul.

– Depuis quand connais-tu Geneviève? demande Carole.

– Cinq ans, six ans, des années.

– Vous étiez très jeunes.

– Oui, dit Gilles.

Tournant autour de la terrasse du Dupont-Latin, le couple dépasse l'éventaire d'un marchand de journaux installé là, avec une table et un tabouret. Un parasol publicitaire annonce *Elle*, *France-Dimanche*, *France-Soir*, *Paris-Press*, et aussi le *Journal du Dimanche*. Après cette terrasse vient celle de la Choix Parisienne, dans la rue des Écoles. Un peu plus loin, en face de la Sorbonne, maintenant vide, sans doute, à part la bibliothèque qui ne fermera que dans quelques minutes, à dix heures, un square, vide aussi, et dans le creux dessiné par la grille qui encercle le square, une statue de Montaigne, les jambes croisées, un sourire ironique aux lèvres. Les lèvres se remarquent d'autant plus que des étudiants, ou d'autres jeunes gens, ont souligné le sourire d'une couche de rouge à lèvres, ou peut-être n'est-ce pas le sourire, mais le creux dessiné par les moustaches de pierre qui une fois fardé donne l'expression à juste propos sceptique du visage. Gilles et Carole traversent la rue des Écoles, et la suivent sur son autre côté. Ils longent à leur droite un nouveau jardin qui n'est pas entouré de grilles, aussi ne peut-on l'appeler proprement un jardin. Gilles regarde Carole qui, à ce moment, ne le regarde pas, pense à autre chose, ou fait semblant; Gilles voit de près ce profil qui a toujours on ne sait quoi d'assez ingrat, boudeur dirait-on, et derrière Carole ce faux jardin. Où ils ne s'arrêtent pas bien que l'on puisse y voir deux bancs de pierre encadrant un buste de Ronsard. Et votre teint sentait encore son enfance. Le buste de Ronsard, ils le savent, est en pierre rose. Ils l'ont regardé d'autres fois, quand ils n'étaient pas ensemble. Ils continuent à marcher entre des maisons assez laidement bourgeoises, et des magasins

qui n'attirent pas leur regard, pas plus que les terrasses et les squares qu'ils viennent de dépasser, entièrement occupés de leur présence réciproque.

La mère de Carole, la femme du peintre, ne s'était pas assise. Il y avait pourtant des chaises, dans cette galerie, des chaises qui n'étaient pas occupées. Geneviève restait debout, à côté d'elle, et l'écoutait, elle ne savait pas très bien quoi dire, mais ce problème ne la tourmentait guère. Machinalement, elle avait lu le titre du volume que la mère tenait à la main, c'étaient les poésies de Rimbaud, brochées, éditées par le Mercure de France, elle connaissait cette édition. Curieuse lecture pour une femme de cet âge. La mère s'en était aperçue, elle avait expliqué à Geneviève qu'elle allait donner ce livre à une amie de sa fille, Béatrice, elle lisait beaucoup plus que Carole, elle écrivait même déjà, et pour son âge ce n'était pas si mal, elle était sûrement douée. Carole ne pouvait que gagner à la connaître. Geneviève avait souri, elle ne pouvait guère faire mieux, puisqu'elle ne connaissait ni les jeunes filles en question, ni, à tout prendre, cette mère volubile qui lui confiait déjà ses soucis pédagogiques. Et pourtant celle-ci l'avait invitée à venir dîner chez elle, le lendemain soir, avec Gilles, et Geneviève avait poliment accepté, considérant que leur visite à l'exposition de François-Joseph avait déjà été un de ces gestes de politesse qui contiennent immédiatement leur sanction, en ce sens qu'ils entraînent plusieurs autres.

Carole, avec sa guitare, mènera grand bruit sous la fenêtre de Geneviève. Elle lui chantera des fanfares militaires, elle lui criera de se réveiller, comme si elle ne savait pas que Geneviève n'aime jamais se réveiller. Geneviève

finira par entendre ce vacarme, passera une tête endormie par la fenêtre, et fera un signe qui pourra signifier qu'elle arrivera bientôt. Carole s'assiera, et chantera pour elle la chanson du loup qui s'habille et sort du bois, Geneviève sortira de la chambre. Une grande bonne volonté régnera, faite du désir de s'amuser, puisque ce seront les vacances, d'être agréable aux deux autres, de l'absence de raisons d'être triste, d'une réminiscence incertaine d'autres vacances, plus lointaines, pour Geneviève, en tout cas, où les amis venaient aussi chanter sous les fenêtres des chansons presque semblables.

La même entente les conduira dans un café, leur fera proférer des banalités aimables. Carole manifestera une certaine autorité pour revenir à la maison, qu'elle semblera plus aimer que les deux autres, ce qui sera normal, puisque ce sera elle l'invitée, et la plus jeune, et la plus gaie. Geneviève l'accompagnera. Gilles partira seul, se promener dans le village, dont il sera pourtant évident que l'on peut faire le tour en moins d'une heure. Les deux filles s'allongeront dans le jardin, au soleil, et sortiront tout un attirail de pots et de crèmes destinées à accélérer, ou à améliorer, l'action brunissante du soleil. Carole sera nettement défavorisée dans la possession de ces accessoires, mais Geneviève partagera tout avec elle. D'ailleurs, Geneviève ne restera pas au jardin. Elle rentrera bientôt dans sa chambre, et Carole restera seule à brunir, sous un soleil éblouissant. Elle se cachera le visage avec les bras, et restera longtemps sans bouger, sans que l'on puisse distinguer si elle pense, si elle écoute, ou si, tout simplement, elle dort.

Gilles ouvrira la grille, empruntera la trace d'herbe encore plus sèche et plus rare qui tiendra lieu d'allée,

soulevra Carole, alertera Geneviève. Une animation artificielle régnera le temps des préparatifs du départ, départ pour le village qui se renouvellera deux ou trois fois par jour pendant tout le temps qu'ils passeront ensemble. Ils descendront vers un café que Gilles leur aura assuré utilisable, et s'installeront à la terrasse devant des verres de pastis jaunâtre. Ils seront expulsés par une arrivée massive de touristes étrangers que Gilles déclarera ne pas pouvoir supporter.

Dans un autre café, ils s'assièrent à des places ressemblantes devant des verres de pastis semblables. Carole hésitera à prendre place sur sa chaise, et exécutera au fond de la salle des allées et venues entre une affiche qui indiquera que l'ivresse sera sévèrement réprimée et une boîte à musique dont elle lira le programme, mais dans laquelle elle ne mettra aucune pièce de vingt francs. Elle tournera autour de Gilles, autour de Geneviève, et prendra place, enfin, d'un air gamin que rien ne justifiera si ce n'est la position qu'elle aura prise entre Gilles et Geneviève, non pas, naturellement, dans ce café, mais au cours des vacances, au cours de tout le temps qu'ils auront à vivre en commun et d'autant plus en commun précisément maintenant qu'ils seront isolés de tous leurs autres amis, de tous leurs autres amants possibles, et venus là, pour s'amuser, pour se reposer, selon les formules habituelles, entre des marins américains qui ne demanderaient qu'à faire leur connaissance, mais au contraire pour fuir leur présence ils auront déjà été obligés de changer de place, et une serveuse qui leur indiquera quelques endroits à visiter, endroits que naturellement ils prendront le plus grand soin d'éviter jusqu'au jour où ils auront oublié même les indications prévenantes de la

serveuse. Vacances en commun qu'aucun d'entre eux, sans doute, n'aurait désirées précisément sous cette forme, mais dont la solution banale sera le dénominateur commun de leurs désirs, des désirs qu'ils auront imaginés aux autres. Rien pourtant, ce jour-là, ne se passera, que cette attente à une terrasse de café, devant les mêmes verres de pastis plusieurs fois remplis, à la demande de Gilles ou de Geneviève. Quelquefois, ils changeront de terrasse, ils plaisanteront, ils feront des projets de ne rien faire. Ils rentreront vers le soir, et Carole voudra préparer le repas, Geneviève l'en empêchera, elles y travailleront toutes les deux, inutiles l'une à l'autre. Puis se posera le problème, car ce sera déjà un problème, de l'emploi du temps de la soirée.

Gilles dira qu'il voudrait dormir.

– Elle n'était pas fâchée, de venir dans ma chambre le premier soir? demande Carole.

– Non, répond Gilles, rappelle-toi, c'était elle qui l'avait proposé.

C'était un vieux taxi, un G7 rouge et noir, il y avait beaucoup de place. Carole y était montée la première et s'était assise à l'extrême gauche. Gilles était monté avant Geneviève, de sorte qu'il se trouvait au milieu. Il avait seulement commencé à manifester une certaine attention pour Carole, à lui parler. Il s'adressait à elle avec une politesse extrême, et un grand sérieux, comme on fait pour les très jeunes enfants à qui l'on veut plaire, que l'on ne veut pas traiter en enfants. Mais il y avait dans sa voix une légère retenue qui indiquait la distance, le peu de sérieux de cette conversation. Carole prenait part au